

LE LIVRE DES NUITS DE PAUL DUVAL

*Une nuit
avec Charihane,
comédienne et danseuse*

CHAPITRE 1
*Où Paul Duval me trompe
en s'endormant
auprès de ma Belle*

Charihane. C'était tout le centre de toute ma vie. Belle à mourir et pleine d'avenir. Elle avait un rêve, devenir comédienne.

Ensemble, pendant cinq ans, nous y avons travaillé avec acharnement. Au bout de quelques mois, elle est partie à Paris suivre des cours de théâtre et de danse. Nous nous retrouvions les week-ends, épuisés de ce que nous avons vécu la semaine chacun de notre côté. Après quatre années de ce régime, nous ne vivions plus. Plus le temps de se voir, de se raconter, de se parler et de s'écouter. Juste le temps de dormir, un peu, trop peu. Au bout de cinq ans, l'épuisement nous avait gagnés... Surtout moi.

Un soir d'avril, je me suis senti "bizarre", vidé de toute mon énergie, sans force, juste encore celle de balbutier quelques mots, ...pour lui dire que j'arrêtais tout, que notre vie telle que nous la vivions n'avait pas de sens, que nous courrions vers la déliquescence de notre relation et du partage de nos passions, ...que j'étais mort virtuellement. Ce soir-là, sans force ni conscience de ce que je faisais, j'ai envoyé tout valser, dans un réflexe de survie. Tout. Mon travail, mes amitiés, ma vie quotidienne... Et elle aussi, Charihane, qui aimait tant danser, je l'ai envoyée valser, mais c'était une valse d'adieu, une valse qu'on ne danse pas vraiment, trop engourdi par la tristesse. Ce n'était peut-être même pas de la tristesse, simplement un manque d'énergie. C'était comme une valse immobile, une valse morte qui nous laissa tous les deux sans voix... Et sans "pas" pour danser. Ce fut une non-danse dans un silence qui était l'expression de mon épuisement total, ce que les médecins d'aujourd'hui appellent un burn out. Un gros, très gros burn out.

Les mois passèrent. Les malaises pointèrent rapidement leur nez de misère pour me rappeler que la vie ne tenait qu'à un fil et que mon corps était vidé de tout. Bien sûr, il y avait encore le sang, les os, les muscles, la graisse et la peau autour, mais c'était tout. Tout ce qui donnait du sens à ce sang, ces os, ces muscles, cette graisse et la peau autour, pour bouger, pour penser, pour parler, pour agir, pour sentir les choses qui vous entourent, tout cela avait disparu. Plus tard, je compris que cette "disparition" ne s'était pas faite en un jour ; elle avait été l'aboutissement d'un long voyage : tout s'était évaporé petit à petit, mais une fois toutes les forces intérieures parties en voyage, il n'était plus resté qu'une valise. Et la valise, c'était moi. Comment vouliez-vous qu'une valise danse ?

Les mois passèrent, et la valise de mon corps vide restait là. J'étais seul, posé comme dans le wagon d'un train qui n'allait nulle part. Coi au milieu d'un désert, solitude infinie qui me laissait pantois...

Les mois passèrent et je me reconstruisis petit à petit. Le temps fut long et la solitude a parfois des vertus, dont celle de vous replacer face à vous-même, de vous remettre dans votre rythme naturel. On ne mange plus par réflexe "social", on mange pour se nourrir, pour se donner les forces dont on a besoin. Seul, on ne boit plus pour paraître convivial – parfois jusqu'à l'excès –, on boit pour faire renaître la source de la vie : de l'eau.

Seul, on n'a plus les autres pour parler, on n'a plus que soi pour réfléchir, revenir à soi, repenser aux rêves que l'on avait, autrefois, lorsqu'on avait le temps de rêver à ce que l'on voulait "devenir".

Seul, sans l'influence des autres, des aléas et des obligations de la vie, on peut redevenir soi-même...

Les mois passant, je me souvins qu'autrefois j'aimais dormir, rêver, lire et écrire. Que c'était ça le temps où j'étais heureux. Les jours passant, je me suis dis que c'était cela que je voulais revivre.

Les nuits passant, je me suis convaincu que je devais changer ma vie, radicalement, pour redevenir moi-même tout en devenant un autre personnage créé sur mesure : Paul Duval. Paul Duval serait celui que j'avais toujours voulu être, et ferait ce que j'aurais toujours aimé faire : dormir, rêver, lire et écrire. Il se reposerait de son burn out, tout en le sublimant... Ce serait comme un dormeur, ...mais un dormeur professionnel. Ce personnage, surréaliste à souhait, j'étais décidé à lui donner vie. Son aventure – proposer ses services de dormeur professionnel et appeler aux dons pour l'aider à se reposer, à se soigner –, il la vivrait dans le monde réel et la raconterait dans l'univers virtuel, où il créerait son petit monde à lui, intime et personnel, le partageant sans honte ni pudeur dans le “Livre des nuits de Paul Duval”, avec une Web-communauté d'inconnus.

Dans les services qu'il se proposait d'offrir, Paul Duval s'attendait à tout, sauf à ce qui lui arriva ce jour-là, pour sa première “prestation” en tant que dormeur professionnel.

Tout avait pourtant commencé comme bien d'autres jours, mis à part la visite d'un ami artiste, Franck Urban Cajal, venu me montrer des dessins qu'il avait faits pour illustrer des chansons que j'avais écrites dans mon autre vie, “celle d'avant Paul Duval”. Quinze dessins, tous magnifiques, mais l'un d'entre eux m'avait quasiment glacé d'effroi et totalement hypnotisé : celui qui illustre la chanson “Ne plus vivre que pour elle”. Ce dessin représentait une femme, gainée de noir, masquée d'un loup de la même couleur, dansant devant la tour Eiffel. Celui-là, m'avait dit Frank, je l'ai fait en pensant à toi personnellement, en tant qu'ami : “C'est Charihane qui t'a quitté pour continuer à construire son avenir à Paris”.

Ce jour-là, Charihane, justement, était de passage à Bruxelles et nous avions convenu de nous voir, juste un moment, le temps de partager un dîner dans notre restaurant préféré.

Assise devant moi ce soir-là, elle était toujours aussi belle. Un collier Armani, fait de pierres de lune reliées entre elles par de petites perles noires, se balançait dans le ciel blanc de sa robe en laine. Charihane en blanc et noir, dans cet endroit aux lumières tamisées, c'était comme une dame blanche qu'on mangerait la nuit tombée, à la lueur d'une bougie. Charihane en noir et blanc, comme les touches d'un piano, parlait, et j'écoutais la musique de sa voix.

Elle me confia qu'elle avait un peu de peine à me retrouver, ou plus précisément à me reconnaître. C'est vrai que trois mois consacrés à me remettre de mon burn out m'avaient fait perdre vingt kilos. J'avais aussi changé de lunettes, optant pour une monture en noir et gris clair, symbolisant – du moins j'essayais de m'en convaincre – la nouvelle dualité de ma personne : le noir pour les activités nocturnes de Paul Duval, le gris clair pour la continuité de celui que j'avais toujours été, mais désormais seulement de l'aurore à la fin du jour.

J'en vins à lui parler de Paul Duval, des services qu'il se proposait d'offrir : dormir pour ceux qui n'en avaient pas le temps, rêver à la place de ceux qui n'y arrivaient pas, raconter ses rêves dans un grand livre publié sur Internet, transformant en héros oniriques ces personnes me faisant un don pour que je puisse dormir, rêver, me reposer et me soigner ainsi. Charihane ouvrit des yeux immenses, jusqu'à en oublier de terminer de manger son gratin dauphinois, lorsque je lui montrai sur mon iPhone le site Internet de Paul Duval. “Ton concept est génial. Avec un truc comme ça, tu vas passer chez Ardisson ! J'adore.”

Dans la voiture, en quittant le restaurant, Charihane me dit avec un sourire : “Ce soir, je voudrais dormir avec Paul Duval.” “Tu ne préférerais pas plutôt dormir avec moi ?”, lui demandai-je. “Non, toi et moi, ce n’est pas possible ; nous avons décidé de faire une pause, une longue pause, dans notre relation. Par contre, Paul Duval, ce n’est pas toi, donc je me sens libre de lui proposer de dormir avec moi... En tout bien tout honneur...”. Paul Duval, en bon dormeur professionnel, lui rappela le concept : pour que Paul Duval dorme pour qui que ce soit, il devait bénéficier d’un don destiné à soigner son burn out. “Soit”, dit-elle, “je ferai un don à Paul Duval, dès que j’aurais touché mon premier salaire.” J’en avais la gorge serrée, j’aurais tellement aimé qu’elle préfère dormir avec moi, celui d’avant l’invention de Paul Duval. Paul Duval, quant à lui, en restait muet, pétrifié à l’idée de dormir aux côtés de la femme de ma vie, et donc – quelque part – de me tromper, moi, son “alter ego”. Mais un don est un don, et cela ne se refuse pas, même au prix d’une acrobatie à rendre une moule schizophrène.

Nous rentrâmes à l’appartement. Elle en connaissait le moindre recoin et se dirigea directement vers la chambre. Elle ôta sa robe de laine blanche, son collier Armani, ses bas, et enfila une petite nuisette rouge qu’elle trouva à sa place, là où elle l’avait rangée quelques mois auparavant. Et plouf, dans le lit. Elle était fatiguée, mais rassurée aussi à l’idée de pouvoir fermer les yeux auprès d’un dormeur professionnel qui allait peut-être l’aider à rêver, ou en tout cas qui allait rêver pour elle, à sa place. Elle s’endormit rapidement, en souriant peut-être intérieurement de la situation qu’elle venait de créer vis-à-vis de moi, son “ex” s’il avait fait jour, mais irrémédiablement figé la nuit venue dans le personnage de Paul Duval, garantissant un service de dormeur professionnel irréprochable, qui ne pourrait pas même penser à la toucher, elle, si belle...

...Quand je vous disais que ce matin, dans les services qu’il se proposait d’offrir, Paul Duval s’attendait à tout, sauf à ce qui lui arriverait cette nuit-ci, pour sa première prestation en tant que dormeur professionnel.

Allongés l’un à côté de l’autre, presque comme deux inconnus, chacun écoutant le rythme de nos respirations, je la vis fermer les yeux et sombrer rapidement dans le sommeil. Je l’observai longtemps, puis finis par trouver le sommeil, mon regard égaré dans la rivière noire de ses longs cheveux coulant sur les berges rouges de sa nuisette... La radio était restée allumée, et j’entendais doucement An Pierlé chanter “Paris s’éveille” de Jacques Dutronc...

*
* *

Il était cinq heures, effectivement, - dans le rêve que je fis cette nuit-là -, Paris s’éveillait et la Place Blanche avait mauvaise mine : elle était toute noire, comme d’ailleurs le reste de la Ville Lumière, noire aussi, malgré le jour qui s’était levé... Comme si la nuit, cette nuit-là, n’avait été qu’un encrier qui se serait renversé sur Paris. Oui, les balayeurs étaient pleins de balais, mais leurs balais, à force de vouloir rendre leur couleur d’origine aux lieux qu’ils nettoyaient, étaient imprégnés d’une cendre noire. Les balayeurs étaient noirs aussi, tous habillés en costume de ville, un peu à la Thierry Ardisson. Plein de Thierry Ardisson nettoyant Paris, ce n’était pas commun.

Les premiers navetteurs s’engouffrant dans le métro avaient eux aussi le look de “l’homme en noir”. Les quelques femmes avaient plutôt celui d’Edith Piaf, chantonnant chacune “l’hymne à l’amour”.

Je pris le premier bus qui passait par là. Un bus noir. La aussi, tous les passagers étaient habillés de noir. Ils me regardaient bizarrement. Je m'aperçus alors de ma tenue, un mixte entre un pyjama rayé et une nuisette rouge. Un peu gêné, je décidai d'assumer d'être parmi eux un petit bonhomme tout rouge. Au fond, comme dit Piaf : "Dieu réunit ceux qui s'aiment...". Mais qui étais-je vraiment, petit bonhomme tout rouge dans ce monde peuplé d'Ardisson et de Piaf, tous perdus au fond d'un Paris recouvert de l'encre de Chine d'une nuit capricieuse ? Le Chef des Schtroumfs ? Un pou ayant piqué tout le sang dans le cou de ma belle ? Un Indien à Paris ? Un homme de gauche, socialiste égaré d'une manifestation imaginaire de syndicalistes ?

Je regardai le paysage à travers la vitre de l'autobus : tout était étrangement sombre, et cela ne semblait inquiéter personne... On passa devant le Moulin Rouge. Il était noir. Je décidai de descendre du bus et de continuer à pied ma quête de Charihane. Je me retrouvai en face d'une multitude de CRS, sans casque, tous en costume noir à la manière d'Ardisson. Il est un fait que de prime abord, cela les rendait plus facilement abordables... Mais pas moins sympathiques, trop préoccupés qu'ils étaient à poursuivre des Roms et des gitans. Abordant l'un d'eux et lui faisant la description de Charihane, je m'entendis répondre qu'il avait vu une gitane qui lui ressemblait et qui dansait devant Notre-Dame. Elle leur avait échappé en s'esquivant sur la pointe des pieds. Je me rendis donc à Notre-Dame. Là, quelques passants, tout vêtus de sombre, me confirmèrent qu'une femme gainée de noir, un loup sur le visage, avait dansé jusqu'à l'arrivée des CRS, pour s'enfuir ensuite dans la direction de la Tour Eiffel. Je repris mon chemin à pied, le long de la Seine, coulée dans une nuit persistante et liquide. Sur mon chemin – surprise –, je croisai un petit homme tout bleu, entouré de gardes du corps, costumes noirs sans cravate, un petit rictus pincé sur le visage. Tiens, le Président Sarkozy, en survêtement bleu, faisait son jogging matinal. Etonné de rencontrer sur son parcours un homme tout rouge, alors qu'il croyait que la France entière broyait du noir, il s'arrêta à mes côtés.

- "Vous êtes socialiste ?"

- "Pas spécialement, je suis à la recherche de la femme que j'aime. C'est une danseuse qui adore les danses orientales, tendance gitanes."

- "Elle est Rom ?"

- "Non."

- "Elle est gitane ?"

- "Non, elle est Hongroise, donc Européenne...Heu, un peu comme vous."

- "Il y a actuellement une femme un peu folle qui danse sur des airs gitans au pied Tour Eiffel. J'ai envoyé des CRS."

- "Merci, Président, je fonce."

Et le petit bonhomme tout rouge se sépara ainsi du tout petit bonhomme tout bleu, pour se rendre à la Tour Eiffel. Là dansait effectivement Charihane, un loup noir sur le visage. Sa robe, serrée à la taille, donnait l'impression d'absorber doucement l'obscurité étrange qui recouvrait Paris. Partout où elle était passée en dansant, elle avait redonné ses couleurs naturelles à la Ville Lumière. De loin, je la laissai exprimer son art. Elle jouait en quelque sorte le rôle des allumeurs de réverbères qu'à l'époque on appelait les "impressionnistes" et qui redonnaient la nuit venue des couleurs aux rues de Paris... Cette femme-là avait quelque chose de magique. L'avenir était devant elle. Je le lisais dans la danse de ses mains.

*

* *

Le réveil sonna, doucement. Nous n'avons pas vraiment eu le temps de prendre le petit-déjeuner, comme l'exige en principe Paul Duval. Charihane s'est réveillée à 5 heures, l'heure où Paris s'éveille, pour prendre le Thalys et être à temps à son travail.

Quelques jours plus tard, Paul Duval, un peu gêné, recevait un don de Charihane, la moitié de son salaire : "pour soigner ton burn out et encourager la folie de ta nouvelle vie et belle aventure."

*
* *

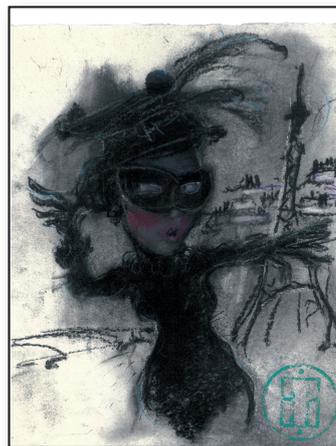
L'HÉROÏNE DE CETTE NUIT

- **Charihane** (www.charihane.com) et sa robe blanche perlée de lunes



LES HÉROS IMPRÉVUS QUI ONT INFLUENCÉ LE RÊVE DU PAUL DUVAL

- **Franck Urban Cajal** (www.cajal.ptibook.com) et son dessin



- **Le Président Sarkozy** (www.elysee.fr)

- **An Pierlé qui chante : Il est cinq heures, Paris s'éveille**
(www.youtube.com/watch?v=428KziMu4Dw&feature=related)

- **Edith Piaf qui chante : L'hymne à l'amour**
(www.dailymotion.com/video/xlger_lhymne-a-lamour_music)

- **Thierry Ardisson**
(www.youtube.com/watch?v=RORrfup-g90&feature=fvw)